

JACQUES GODBOUT

Prix de l'Académie des lettres du Québec

C'est pour moi une situation qui, en quelque sorte, relève du fantasme, de me retrouver devant une assemblée de l'Académie des lettres du Québec.

Je dois en effet avouer que j'avais jadis, c'était en 1950, avec mon ami et poète Gilles Constantineau, fondé l'Académie des lettres de la Côte-des-Neiges. C'était une entreprise modeste, nous en étions respectivement secrétaire et trésorier, les réunions se tenaient à la Petite Chaumière, un restaurant situé à l'ombre de l'oratoire Saint-Joseph, copie conforme du Sacré-Cœur de la butte Montmartre. (C'est dire l'influence qu'avait Paris sur notre imaginaire.)

Pourquoi avons-nous créé une Académie des lettres? Parce que nous nous sentions seuls en littérature; l'édition québécoise était anémique; les librairies plus rares que les églises, la censure omniprésente; il fallait compter sur le vieux Leméac, rue Laurier, pour nous refiler des œuvres interdites, cachées sous son comptoir. Mon voisin et ami Louis Portugais évoquait un projet d'édition de poésie par souscription, cela se nommerait *L'Hexagone*, mais pour l'heure la vie littéraire et intellectuelle sommeillait. Sans argent ni

nouveaux membres l'Académie de la Côte-des-Neiges ne vécut qu'un hiver.

Et voilà qu'au printemps dernier votre président, Jacques Allard, m'a demandé si j'acceptais la médaille annuelle de l'Académie des lettres du Québec. J'ai évidemment acquiescé avec plaisir. Or, la semaine suivante je reçois une lettre du secrétaire perpétuel de l'Académie française, Hélène Carrère d'Encausse, m'annonçant qu'elle m'attribuait, pour *La concierge du Panthéon*, le prix Maurice-Genevoix.

Ce qui fait que 2007 restera pour moi l'année de toutes les Académies.

Cela arrive peut-être avec le vieil âge; jeune on se veut marginal, révolutionnaire, d'avant-garde, mais avec le temps on participe inévitablement à l'institution littéraire et l'on se retrouve comme ce soir récipiendaire d'honneurs que l'on n'a pas sollicités mais que l'on est touché de recevoir.

Il ne sert à rien de le cacher, je suis et je demeure un écrivain du XX^e siècle, de cette époque où la littérature était la référence universelle, en morale comme en politique, car elle contenait toute la mémoire du monde; ses romanciers géniaux nous initiaient à la connaissance des hommes, ses auteurs nous ouvraient les pages de l'univers, ses écrivains nous enseignaient à manifester en tout un esprit critique. Littérature et lumières se confondaient dans notre culture classique. D'ailleurs *littératures* n'était-il pas le nom que l'on donnait aux sciences de l'homme avant qu'elles ne deviennent des spécialisations universitaires?

J'avais dix ans quand mon père m'a inscrit à la grande bibliothèque publique de la rue Sherbrooke. Il

avait vite compris que les ouvrages de sa bibliothèque personnelle en phytopathologie, les mémoires sur la fabrication du cidre ou la nomenclature des champignons sauvages m'inspiraient peu d'intérêt. À la fin de la guerre, je lisais trois romans par semaine, j'avais découvert que la littérature française contemporaine occupait un espace magistral. Mais Dieu merci, la radio diffusait le dimanche, aux *Nouveautés dramatiques*, des œuvres d'écrivains canadiens français (dont celles du grand Yves Thériault) que l'on ne rencontrait hélas pas au programme de lettres chez les jésuites.

Lire induit chez certains le goût d'écrire, par imitation si l'on peut dire.

C'est ce qui m'est arrivé certainement. Plutôt que d'entrer dans les ordres, comme cela se pratiquait sur une vaste échelle, j'ai voulu entrer en littérature; c'était, ces années-là, participer à l'intelligence des choses et à la magie du verbe. Dans ma tête, l'histoire de la littérature se confondait avec celle de la civilisation, on pouvait même y faire sa place, de livre en livre, espérant être un jour reconnu par ses pairs.

On se choisissait écrivain, sans demander à personne la permission.

Un premier recueil de poèmes ou de nouvelles obtenait toujours un écho, parfois une critique élogieuse dans une revue littéraire ou encore dans un quotidien. La première recension de mon premier recueil de poèmes, *Carton-Pâte*, publié en 1956 chez Pierre Seghers, était signée de Fernande Saint-Martin, dans *La Presse*!

En ce temps-là les critiques occupaient des chaires inamovibles, ils avaient un nom, une réputation, un jugement informé, une connaissance des textes et

possédaient en fait une autorité indiscutable. La radio d'État accordait à la littérature et aux écrivains des émissions nombreuses de critique et de création. Au XX^e siècle, il n'était pas rare de rencontrer des littéraires parmi les membres du gouvernement québécois. Je pense à Gérald Godin, à Denis Vaugois, à Camille Laurin, respectivement poète, historien et essayiste, auteurs de plusieurs titres, qui se côtoyaient au Conseil des ministres de René Lévesque, un lecteur boulimique. Ajouterai-je que les grands commis de l'État étaient souvent, eux aussi, de grands lecteurs?

Mais écrire était une aventure solitaire que je voulais solidaire. La littérature, pour moi, exigeait une complicité, appelait un échange. En fait, pour ne jamais me sentir seul à ma table de travail, j'ai vite compris qu'il fallait, dans un pays où les cafés terrasses sont sous la neige cinq mois par année, créer de toutes pièces des milieux littéraires. J'ai participé à nourrir ces milieux par nécessité et pour le plaisir de fréquenter des camarades écrivains (c'est-à-dire discuter, rire, chanter, boire et fumer en bonne compagnie).

Je parle de la revue *Liberté* (fondée, en 1959, avant même qu'il n'y ait à Montréal un premier café terrasse, avec les camarades Jean-Guy Pilon, André Belleau, Gilles Carle, Fernand Ouellette, Michel Van Schendel, Jean Filiatreault, Gilles Hénault, Paul-Marie Lapointe et Lucien Véronneau), je pourrais citer le projet du Mouvement laïque évoqué pendant de longues soirées avec le poète Claude Gauvreau ou encore les Rencontres internationales (animées par Pilon toujours, et Michèle Lalonde, Jacques Brault, André Ricard, Jacques Folch-Ribas et autres bénévoles), l'Union des écrivains (dont

la première équipe réunissait, après la disparition d'Hubert Aquin, Nicole Brossard, Pierre Morency, André Major, Jean-Marie Poupart, Jean-Yves Colette), les Éditions du Boréal (où, invité par Pascal Assathiany, j'ai retrouvé au Conseil d'administration Louis Caron et François Ricard) sans parler des extraordinaires auteurs de la maison.

Dans tous ces lieux, j'ai fréquenté des écrivains comme j'en avais rêvé en imaginant l'Académie des lettres de la Côte-des-Neiges. Et si je ne suis pas membre *en titre* de votre Académie, l'honneur que vous me faites aujourd'hui m'apparaît comme une cooptation dont je vous suis reconnaissant.

Un pays, me disait un professeur étranger, c'est un drapeau et une littérature. Le pays du Québec, on l'oublie trop facilement, fut à l'origine une *fiction littéraire*, et si nous sommes passés du poétique au politique, cela ne diminue d'aucune manière l'apport des écrivains créateurs de mythes nécessaires.

Nos livres ne s'étalent pas sur les écrans, ils vivent dans la tête des gens. Il n'y a pas, pour un auteur, de plus grande intimité. Faut-il rappeler à ce sujet que la présence d'un titre sur une liste des best-sellers ou d'un petit cœur sur une couverture ne préjuge aucunement de la qualité et de l'importance d'un livre? La valeur d'un ouvrage est prouvée par sa pérennité. Tout le reste n'est que profit de libraire ou d'éditeur. Notre tâche est d'écrire, au-delà des modes et de la culture spectacle, des œuvres qui survivront en bibliothèque quand nous serons au cimetière.

Vous avez accordé aujourd'hui, en ce début du XXI^e siècle, le prix de l'Académie des lettres du Québec

à un écrivain du XX^e siècle; permettez-moi d'y voir
preuve que vous partagez encore l'idée qu'à vingt ans je
me faisais du rôle de la littérature.